

BUREAUX: RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing:
Trois mois. 10 f.
Six mois. 19
Un an. 37

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. MEMOUX

Le Nord de la France:
Trois mois. 11 f.
Six mois. 23
Un an. 44

ANNONCES: 15 centimes la ligne.
RÉCLAMES: 25 centimes.
— On traite à forfait. —

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Baghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Baltet et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Malgré la fête de la Pentecôte le Journal de Roubaix paraîtra demain.

Voir aux dernières nouvelles

ROUBAIX, 27 MAI 1871

Dépêches télégraphiques

Service particulier du Journal de Roubaix.

Saint-Denis, 26 mai, 7 h. matin.

La canonnade vers Belleville, qui continuait faiblement pendant la nuit, redevient vigoureuse depuis cinq heures. Les incendies qui, à deux heures, illuminaient tout le pays, semblent avoir épuisé leur rage.

Les communications avec Paris sont toujours coupées, mais le chemin de fer du Nord a été réparé pendant la nuit. Des trains de provisions pour l'armée de Versailles auront la permission d'entrer à Paris aujourd'hui, mais pas les personnes.

Les positions allemandes d'Aubervilliers ont été renforcées par trois batteries et aussi d'autres troupes, pour empêcher les insurgés d'échapper.

Les Allemands permettent aux femmes et aux enfants des quartiers qui brûlent, de sortir de Paris.

Saint-Denis, 26 mai, midi.

Une bataille furieuse est engagée entre les Versaillais et les insurgés dans la direction de Pantin.

Saint-Denis, 26 mai, 3 heures.

L'armée de Versailles avance de l'Est, ainsi les insurgés sont attaqués de trois côtés.

Les incendies continuent.

Versailles, 26 mai, 7 h. du soir.

A l'Assemblée nationale, M. Dufaure présente un projet de règlement du droit de grâce en matière politique, en matière de presse, et des crimes ordinaires, portant la peine supérieure à un an.

Le chef du Pouvoir exécutif exerçait le droit de grâce dans le cas où, après l'avis d'une commission spéciale, les amnisties seront prononcées. L'urgence est votée.

M. Picard présente un projet de rétablissement du cautionnement des journaux; il ajoute que la question du timbre est à l'étude.

Le projet rétablit la déclaration préalable pour la fondation des journaux et le dépôt légal. Le cautionnement sera égal pour les journaux politiques ou littéraires. On assure qu'il serait fixé à 25,000 francs. L'urgence est adoptée.

M. E. Chassériau présente un projet signé par 60 députés, demandant une enquête sur les causes de l'insurrection des Parisiens et des moyens d'exécution, comme après les journées de 1848. L'urgence est adoptée.

Le projet de reconstruction de l'hôtel de M. Thiers est adopté à l'unanimité.

Le général Leflô dit que les opérations des troupes marchent régulièrement; les troupes n'ont pas éprouvé de pertes autant qu'on aurait pu le craindre.

Elles attaquent l'insurrection par la Bastille qu'elles occupent.

L'armée de Vinoy manœuvre pour prendre la barrière du Trône. Nous possédons la Caserne du Prince-Eugène et les Magasins-Réunis.

Les insurgés sont resserrés à Ménilmontant et Belleville.

Les troupes avancent méthodiquement et sûrement et nous espérons que dès demain au plus tard, les derniers refuges des insurgés seront pris et que Paris sera rendu à la France.

Le général Leflô dit qu'un certain nombre d'otages ont été fusillés par les insurgés. Il espère que l'archevêque est sauvé.

Il ajoute qu'il n'a pas reçu avis de nouveaux incendies.

Il dit encore que les pompiers de Londres, d'Anvers et de Bruxelles arrivent à Paris. (Vifs applaudissements)

La séance est levée.

Londres, 25 mai.

La Chambre des lords s'est ajournée jusqu'au 3 juin. Lord Enfield a déclaré que l'Angleterre n'interviendra pas entre le gouvernement de France et les insurgés. Quand l'insurrection sera domptée, sir Robert Peel proposera à la Chambre de saisir l'occasion des récents événements désastreux pour exprimer ses

sympathies à la France, sans mentionner aucune forme particulière de gouvernement. M. Gladstone prétend qu'il est préférable d'attendre la confirmation officielle; il espère que les nouvelles sont exagérées.

Le Français donne les détails suivants:

« Les habitants de la rue de Lille ont été prévenus mardi, à 8 h. 1/2 du soir, que le feu allait être mis au Conseil d'Etat, et que leurs maisons étaient destinées à subir le même sort. Peu d'heures après, les incendiaires, promenant des torches et versant du pétrole, ont parcouru la rue de Lille. On nous cite parmi les habitations anéanties, les quatre maisons qui forment les angles de la rue du Bac et de la rue de Lille. La maison du Bon Marché, à l'extrémité de la rue du Bac, est absolument détruite. Rue Royale, les pompiers étaient avec des pompes dès jels qui paraissent exciter plutôt qu'éteindre l'incendie. On sait leurs pompes qui étaient pleines de pétrole. Le capitaine des pompiers et les sergents de la pompe, qui appartenaient à la Commune, furent immédiatement fusillés.

« Bien que le feu soit à l'Hôtel-de-Ville, on espère encore sauver une partie notable de ce monument.

« Le Ministère des affaires étrangères et le Ministère de la guerre sont en bon état. La maison qui fait le coin de la rue Brille-Chasse est brûlée. La caserne de quai d'Orsay ne paraît pas atteinte. La Casse des dépôts et Consignations est brûlée. Le Ministère des Finances est absolument détruit.

« A la place Vendôme, tout est en bon état. La barricade qui barrait la rue Castiglione à la hauteur de la rue St.-Honoré, existe encore.

« Vers midi, on a arrêté dans la rue Miromesnil, des femmes et des enfants porteurs d'arrosiers, à l'aide de quels ils jetaient du pétrole dans les caves à travers des soupiraux. On dit que le magasin du Petit St.-Thomas, rue du Bac, désigné pour être brûlé, n'a échappé que parce que les propriétaires avaient remis 50,000 fr. à un des principaux agents de la Commune. On dit que les communaux n'avaient pas évacué leur ambulance des Tuileries et que 400 de leurs blessés auraient péri dans les flammes. A six heures du soir, arrivaient à Paris, de longues files de fourgons chargés de pompes et remplis d'hommes de bonne volonté, arrivés de Rambouillet, de Chartres, et de diverses autres villes de la ligne de l'Ouest, pour conjurer les progrès de l'incendie qui consume Paris.

« On prétend que c'est un colonel américain, fait prisonnier, qui avait préparé toute l'œuvre d'incendie et d'explosion. Il a été, assure-t-on, fusillé. »

Une lettre particulière de Versailles, reçue à Roubaix, dit que jamais de mémoire d'homme, on n'a vu un vent comparable à celui qui règne en ce moment au-dessus de Paris.

Une autre lettre que nous avons sous les yeux raconte qu'à la gare du Nord, cinq cents insurgés, pris les armes à la main, ont été fusillés sur le champ.

Six mille cadavres sont, nous dit-on, amoncelés sur les rives de la Seine, dans l'intérieur de Paris.

Nous avons pu nous procurer encore un des derniers journaux communaux qui aient paru, le Paris Libre.

Cette immonde feuille, qui a vécu de débâches et d'excitations au crime, de romans honteux, mentait encore lundi soir et prétendait que nos troupes n'étaient vraiment pas maîtresses du rempart, quand, depuis vingt-quatre heures, elles étaient dans Paris.

Elle ajoutait que, même dans le cas où nos soldats seraient entrés, la victoire des insurgés n'en serait pas moins complète.

La victoire de l'incendie sur les monuments de la France.

Ce même journal contenait une des dernières proclamations du chef des Peaux-Rouges, le sieur Delescluze, qui appelait aux armes ce qui lui restait d'assassins à sa solde.

La barricade qui défendait les abords de la rue Royale était énergiquement défendue par une bande importante d'insurgés. Plusieurs canons et mitrailleuses étaient placés dans les embrasures, et tiraient à pleine volée sur la place de la Concorde.

Pour éviter une inutile effusion de sang, on fit un mouvement tournant par la rue Boissy-d'Anglas, les jardins qui la bordent, ainsi que ceux qui dépendent des grands hôtels du faubourg-Saint-Honoré.

En même temps, un corps de troupes descendait par le boulevard Haussmann, le boulevard Malesherbes et la rue Tronchet. Les insurgés, pris à revers, s'enfuyaient du côté de la Madeleine, et s'y retranchèrent, voyant leur retraite coupée. Mais les marins et les soldats se précipitèrent à leur suite; les portes qu'ils barraient furent forcées, et on pénétra à leur suite dans l'édifice. Le combat fut acharné; incités des désastres dont les misérables qui luttaient contre eux étaient la cause, et de la mort d'un certain nombre d'entre eux, les soldats ne s'arrêtèrent que lorsque tous furent tués. La plupart à coups de baïonnette. Aucun des insurgés ne sortit vivant de l'église de la Madeleine.

Nous ne pouvons préciser le chiffre des morts, mais il y en a, nous assure-t-on, plusieurs centaines.

Les magasins du Printemps, situés à l'intersection du boulevard Haussmann et de la rue Tronchet, ont été le théâtre d'une lutte des plus violentes. Les insurgés s'étaient barricadés dans la maison qui fait face aux trois grandes avenues qui arrivent au carrefour. Il a fallu tourner par les petites rues et saper l'intérieur des maisons attenantes pour en devenir maîtres. L'incendie, comme sur tous les points où la lutte est violente, on a fait bien peu de prisonniers.

Les correspondances des journaux anglais sont assez contradictoires au sujet des monuments incendiés. Nous continuons, néanmoins, à donner les nouvelles que nous trouvons dans ces journaux, à titre de renseignements, et, bien entendu, sous toutes réserves.

Le Times a reçu de son correspondant la lettre suivante :

Versailles, jeudi soir.

J'ai parcouru aujourd'hui une grande partie de Paris, et je suis heureux de dire que, bien que de grands feux brûlent encore, l'incendie ne s'étend pas autant qu'on l'appréhendait. Mais, la destruction causée par les combats des rues, et la désolation qui règne dans les principaux boulevards et autres grands quartiers, surpassent tout ce que je m'étais imaginé.

J'ai été entré aujourd'hui par la porte de la Muette, et, en faisant un détour, je me suis approché de l'Arc-de-Triomphe par l'avenue de l'Impératrice. Tout le long de mon chemin, j'ai rencontré des arbres, des lampadaires et des façades de maisons brisées par les bombes. Tournant par la rue de Morny, je me suis dirigé vers le boulevard Haussmann. Il était impossible de marcher sur les trottoirs, car les insurgés avaient jeté par terre des arbres des deux côtés pour m'offrir obstacle à la marche des troupes. Lundi dernier, les insurgés avaient occupé les maisons et tiraient par les fenêtres.

Toutes les devantures des maisons sont criblées de balles de fusil; les belles colonnes de la Madeleine sont très-abîmées. Les deux maisons de la rue du Faubourg-Saint-Honoré brûlaient encore, et la fumée et les cendres qui s'en échappaient étoient fautes les pompiers, qui y travaillaient avec ardeur, aussi bien que dans d'autres localités. Pendant que j'étais dans la ville, plusieurs hommes de ce corps ont été fusillés. On avait découvert qu'un lieu de dépôt de l'eau sur le feu qu'ils étaient chargés d'éteindre, ils pouvaient du pétrole dans les flammes. Lorsqu'on s'en est assuré, les pompiers coupables ont été entourés par un corps de cavalerie, emmenés dans le parc Monceaux et fusillés sur-le-champ.

J'aurais pu compter le nombre des personnes que j'ai rencontrées sur les boulevards, tant il y en avait peu qui s'y hasardaient. La peur du pétrole et de explosions est universelle; les habitants avaient bouché et étaient occupés à boucher toutes les fenêtres ou crevasses par lesquelles on aurait pu jeter du pétrole dans leurs maisons. On bouchait également avec du sable, du mortier et d'autres matériaux les soupiraux des caves. Ces précautions étaient prises parce que, dans bien des cas, on avait vu des femmes et des enfants, partis de la Commune, jetant du pétrole dans les maisons. Il n'y avait aucune boutique ouverte, si ce n'est celles de quelques restaurateurs de bas étage et de quelques marchands de vin, et encore n'y avait-il que les portes d'ouvertes. On avait attaché des chevaux de cavalerie aux grilles de la colonne Vendôme; les fragments de la colonne elle-même étaient éparés sur la place. La statue de bronze de l'empereur, était couchée sur le dos. En visitant le quartier Montmartre, j'ai pu voir, d'une sorte d'observatoire dans cette localité, que dans le quartier de Belleville et des Buttes-Chaumont, il y avait combat de canon et de mousqueterie. Les insurgés n'en avaient pas encore été délogés, et, comme depuis lundi, les troupes ont eu à supporter beaucoup de fatigue, l'attaque régulière de Belleville ne sera faite que demain.

Le général Clinchant portera ses forces sur l'arrière, et les soldats du général Vinoy marcheront en avant, à partir des boulevards.

En arrivant à la place de la Concorde, par les quais, j'ai vu que les statues des villes de France étaient toutes abîmées, et quelques-unes considérablement endommagées. A plusieurs de ces statues, il manquait les têtes et les bras. Les magnifiques fontaines du centre de la place sont horriblement brisées. Tous les lampadaires sont renversés, de sorte que cette place, naguère si belle, n'offre plus aujourd'hui qu'un spectacle de ruines et de désolation. A côté du pont, il y avait une foule de personnes qui regardaient la place par-dessus le parapet du quai. J'ai vu des hommes qui creusaient une énorme fosse carrée, pour y enterrer 20 ou 25 insurgés morts, qui étaient étendus le long du mur.

L'Hôtel-de-Ville fumait encore quand j'ai quitté Paris, à six heures. Il en était de même des cendres des Tuileries. Heureusement, il n'y a eu que fo peu du Louvre qui ait été détruit, et au Palais-Royal le feu a été éteint lorsqu'il n'y avait qu'une partie de cet édifice de consumé. La Préfecture de police est réduite en cendres, mais le palais-de-Justice

n'a pas été brûlé, et la Sainte-Chapelle n'a que peu souffert. Le plus grand incendie aujourd'hui est celui du Grenier d'abondance. Les flammes et la fumée de ces bâtiments s'élevaient très-haut sur la ville. Il y a eu d'autres incendies, mais, heureusement, pas dans le centre de la ville. Je n'ai pas pu connaître quels étaient les bâtiments qui brûlaient; mais je crois qu'un énorme incendie consume l'Entrepôt des vins, sur le quai Saint-Bernard.

BOULOGNE-SUR-MER, vendredi matin.

Le train est arrivé, il ne contient que peu de voyageurs. Il apporte la nouvelle que le prisonnier de Mazas brûlé, et que les corps de bâtiments où les otages étaient renfermés sont en feu. La rue Royale a été détruite par des mines. Le combat a été acharné. Les insurgés ont extrêmement souffert. Ils ont été repoussés jusqu'au Père-Lachaise, où ils sont entourés par les troupes de Versailles.

Le Daily Telegraph a une dépêche de son correspondant de Paris, datée de jeudi soir, qui dit ce qui suit :

Le sang coule dans les ruisseaux des rues de Paris. Les magnifiques palais de la grande ville sont en flammes. Avant peu, les murs des Tuileries se seront écroulés sur les ruines fumantes de toutes les splendeurs que renfermait cette impériale résidence. Le Louvre brûle toujours. Tous les grands édifices au nord de la Seine, près des Tuileries, sont en flammes. Le feu a brisé possession de la rue Rivoli et se propage avec une rapidité furieuse, et la foule en est réduite à l'expédition de former la chaîne et de se passer des seaux d'eau de main en main pour combattre l'élément destructeur. C'est le seul moyen qu'elle puisse employer en ce moment, attendu que les pompes font défaut.

Les rues sont remplies de cadavres, et la vue des corps rigides, amoncelés au coin des rues, devient un spectacle vulgaire. De toutes les maisons près des barricades, on voit sortir des individus transportant les cadavres d'insurgés qui, blessés dans la lutte indécrottable d'hier, s'étaient réfugiés dans quelque coin pour y mourir.

Le pire de tout, c'est que la soif de vengeance est à son comble. Les insurgés qui se sont cachés dans les maisons, sont activement recherchés par les soldats et fusillés en pleine rue. Je viens de voir le cadavre d'un jeune homme, élégamment habillé, étendu dans la rue de l'Echelle, les mains croisées et la tête fracassée.

On pourrait citer des cas pareils en grand nombre, mais le peuple assiste avec tristesse à l'incendie de la capitale, et n'a pas de pitié pour les auteurs de cette terrible catastrophe. Les otages sifflent constamment au-dessus de la foule qui remplit les rues, car les hommes de la Commune, repoussés dans leurs derniers retranchements à l'Hôtel-de-Ville, consacrent leurs derniers efforts à semer la ruine et la désolation sur le monde qui s'élève sur le point de quitter.

Depuis mardi, le massacre des insurgés a été terrible, car les Versaillais ont tué sans pitié tous les prisonniers qui leur sont tombés dans les mains. C'est cette nuit même que les incursions ont commencé.

Avant d'abandonner les Tuileries, le commandant Bergret distribua à ses hommes des torches de paille saturées de pétrole, et les fit jeter dans toutes les parties de l'édifice. C'est ainsi que l'incendie éclata simultanément sur tous les points, et, au jour, les murs seuls restaient debout. Le feu s'est communiqué aux bâtiments de la rue de Rivoli.

Les maisons de la rue Royale, en face de la Madeleine, ont été enduites de pétrole et incendiées. Le palais de la Légion-d'Honneur, le Ministère des finances et la Cour des comptes ont été brûlés dans la même nuit. Le palais du Luxembourg a sauté hier matin.

Mercrredi, la colère du peuple nous menaçait d'un second Barthélemy, et bien des hommes, connus pour leur sympathie envers la Commune, quoique n'ayant pas combattu pour elle, furent tués dans les rues par des citoyens indignés.

Les Versaillais, pendant cette journée, étaient parvenus à refondre l'insurrection jusqu'à l'Hôtel-de-Ville et dans le voisinage des Halles centrales. Là, comme partout, la lutte fut acharnée, et se termina par la destruction de l'Hôtel-de-Ville, que les insurgés ont fait sauter.

L'église de Saint-Eustache a été incendiée dans la même journée; et dans la nuit, il était évident que les insurgés avaient formé le projet de brûler toute la capitale.

Au moment où je quitte Paris, les rues sont remplies de charrettes, dans lesquelles on entasse les morts, dont le nombre est, certainement, au-dessus de l'estimation première. Sur un grand nombre de barricades, il y a eu de dix à trente hommes tués. Plusieurs femmes ont été fusillées, pour avoir jeté des seaux de pétrole dans les maisons. Six insurgés, habillés en pompiers, ont jeté du pétrole sur les flammes, au lieu d'eau; ils ont été exécutés sur la place Royale. Plusieurs membres de la Commune et des chefs des insurgés ont été pris et fusillés sur-le-champ.

Boulogne, 26 mai, 4 h. matin.

J'ai fait une excursion autour de Paris hier. Du point où je me trouvais, avant de prendre le train à Saint-Denis, je pouvais voir que le feu, dans le voisinage de l'Hôtel-de-Ville, brûlait toujours avec fureur.

Il était alors trois heures de l'après-midi. L'établissement du gaz à Aubervilliers a fait explosion à cinq heures. D'autres explosions ont eu lieu entre trois et cinq heures, et une forte canonnade a été dirigée des buttes Montmartre sur les batteries Chaumot.

Versailles, jeudi, 6 h. soir.

Paris continue à brûler, et de nouveaux incendies éclatent à chaque instant. Les insurgés ont placé des boîtes à pétrole dans tous les bâtiments.

On dit que Bergeret a mis le feu aux Tuileries de ses propres mains.

Le bruit court que les insurgés ont fusillé l'archevêque de Paris, soixante prêtres, le général Martimprey, et d'autres otages, au moment où les troupes entraient dans la rue de Rivoli.

D'après l'église Saint-Germain jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, tout a été incendié.

Dombrowki et quarante officiers polonais ont réussi à s'échapper aussitôt que les Versaillais sont entrés à Paris.

Les insurgés prisonniers se plaignent de la lâcheté des Polonais et des Garibaldiens, qui les ont abandonnés au moment du danger.

Raoul Rigault et Courbet, qui ont poussé à la destruction de la colonne Vendôme, ont été pris les armes à la main et fusillés sur-le-champ.

Un grand nombre de prisonniers arrivent sans cesse; des centaines de femmes appartenant au demi-monde ont été prises pendant qu'elles combattaient pour la Commune.

Delescluze a été arrêté au moment où il cherchait à fuir.

Voici, par ordre alphabétique, la liste exacte des 106 prisonniers qui font ou ont fait partie de l'odieux gouvernement qui s'intitula la Commune de Paris :

- Amoureux. — Adam (démisionnaire). — Arnaud (Antoine). — Arnould (Arthur). — Allix (à Mazas). — Assi. — Avrial. — Andrieux. — Arnold. — Barré (démisionnaire). — Brelay (démisionnaire). — Blanchet (à Mazas). — Bostay (démisionnaire). — Brunel. — Babyck. — Billoray. — Le Bouteiller (démisionnaire). — Blanqui (détenu). — Briosne (à refusé). — Bérgeret. — Chéron (démisionnaire). — Clémence. — Champy. — Chardon. — J.-B. Clément. — Chalain. — Clément (Victor). — Cluseret (à Mazas). — Courbet. — Clément (Emile). — Cournet. — Demay. — Dupont. — Desmaret (démisionnaire). — Duval (mort). — Decamp. — Dereure. — Durand. — Delescluze. — Dupont (Clovis). — Endes. — Ferry (démisionnaire). — Fortuné (Henry). — Frunau (démisionnaire). — Frankel (Léo). — Ferré. — Florens (mort). — Gerardin. — Gambon. — Geresne. — Gerardin (Charles) en fuite avec Rossel. — Goupil (démisionnaire). — Grousset (Pascal). — Garibaldi (M.) (à refusé). — Jon-de. — Johannard. — Lonsau (démisionnaire). — Lefrançois. — Lefèvre (démisionnaire). — Langevin. — Louclaus. — Longuet. — Melne (démisionnaire). — Murat (démisionnaire). — Mortier. — Mellet (Léo). — Martelet. — Marmottan (démisionnaire). — Malon. — Miot (Jules). — Nast (démisionnaire). — Ostin. — Oudet. — Protot. — Puget. — Pillot. — Piat (Félix). — Philippe. — Parent (Ulysse) démisionnaire. — Parisel. — Pottier. — Pandy. — Ranvier. — Rochard (démisionnaire). — Regère. — Robine (démisionnaire). — Rossel (en fuite). — Rigault (Raoul). — Ras-toul. — Serrailier. — Sicard. — Tirard (démisionnaire). — Tridon. — Theisz. — Trinquet. — Urbain. — Vaillant. — Verdure. — Varlin. — Vallès (Jules). — Vermorel. — Vesinier. — Villard.

On écrit de Bruxelles :

« La Liberté, l'organe de la Commune, à Bruxelles, dit que les insurgés ont détruit Paris monarchique, et l'ont rendue impossible pour une capitale monarchique.

« A la Chambre des représentants, M. B. Dumortier a dit que la Belgique ne doit pas rester indifférente aux abominations dont Paris vient d'être le théâtre. Ces monstres infâmes ne doivent pas souiller son sol. La libre Belgique ne doit pas devenir le refuge de pareils misérables. M. Barthélemy demande au gouvernement s'il est en mesure d'interdire l'entrée du territoire aux transfuges de Paris; autrement il proposera à la Chambre de voter immédiatement une nouvelle loi.

Le chef du ministère a répondu qu'il partageait les sentiments d'indignation exprimés par M. Dumortier. Le gouvernement fera son devoir avec fermeté et vigilance.

L'invasion du sol belge par des hommes indignes de ce nom, sera empêchée. Ces criminels ne sont pas des réfugiés politiques. Aucune mesure exceptionnelle ne doit être prise. La législation existante est suffisante.

M. Dumortier a remercié le ministre, au milieu des applaudissements de la Chambre.

On attend impatiemment ici l'opinion du Parlement à ce sujet.

Ainsi que le prévoit notre correspondant, l'Angleterre et les autres puissances de